Labyrinthe

28 | 2007 (3)

Des Juifs contre l'émancipation

Descartes ou le knout ?

Entretien réalisé par Pierre Savy et David Schreiber

Pierre Birnbaum

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/2823>

DOI : 10.4000/labyrinthe.2823

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 21 décembre 2007

Pagination : 11-23

ISBN : 978-2-9526131-5-6

Référence électronique

Pierre Birnbaum, « Descartes ou le knout ? », *Labyrinthe* [En ligne], 28 | 2007 (3), mis en ligne le 01 octobre 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/2823> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.2823

Propriété intellectuelle

DESCARTES OU LE KNOUT ?

Entretien
avec Pierre Birnbaum

réalisé par Pierre SAVY et David SCHREIBER

Pierre Birnbaum est l'auteur de travaux importants en science politique, en sociologie et en histoire. Il est professeur de sociologie politique à l'université Paris I-Panthéon-Sorbonne ; il a en outre enseigné dans plusieurs universités américaines. Il a subi l'influence de Raymond Aron, avec lequel il a travaillé dans les années 1960. Par la suite, il a principalement travaillé dans le domaine de la sociologie politique, sur l'État, les élites et le pouvoir. Le champ de l'histoire juive s'est progressivement développé dans son œuvre abondante, mais sans que jamais ses travaux ne se confinent à une approche érudite dont la portée se limiterait aux « études juives ». Ses analyses, qui combinent l'exigence savante et la réflexion sur ses implications politiques, portent en particulier sur le fonctionnement de l'État dans la France des XIX^e et XX^e siècles, sur le statut des identités dans les systèmes politiques modernes ou sur l'histoire de l'antisémitisme. Il a récemment publié *Géographie de l'espoir. L'exil, les Lumières, la désassimilation*, Paris, Gallimard, 2004, et *L'Aigle et la Synagogue. Napoléon, les Juifs et l'État*, Paris, Fayard, 2007.

LABYRINTHE – À quand remonte votre travail dans le domaine de l'histoire juive, et comment se concilie-t-il avec un travail sociologique ou théorique qui, lui, ne renvoie nullement à ce type de terrain ?

PIERRE BIRNBAUM – Je suis un fils de la République, de la laïque et de l'École républicaine. J'ai été socialisé aux Lumières et aux sciences, à la Jules Ferry, comme les instituteurs décrits par Mona Ozouf : les « hussards noirs ». J'ai été influencé par les valeurs républicaines et j'ai été amené à m'intéresser, dans les années 1960-1970, à des questions

de type universaliste. Au fond, l'essentiel de mon travail depuis le début tourne autour du pouvoir, de l'État, des démocraties, du rôle des acteurs et de la latitude dont ils disposent dans leur action, de ce qu'ils peuvent faire du pouvoir ou face au pouvoir. J'ai donc, depuis le départ, été amené à me pencher plutôt sur les individus que sur les structures, plutôt sur leurs actions que sur les déterminants, et puis j'ai commencé, avec Raymond Aron, à analyser le rôle des élites : comment les hommes accèdent au pouvoir, ce qu'ils en font, comment ils le contestent. Je me suis intéressé à l'État, une des grandes questions que se posaient les sciences sociales anglo-saxonnes¹.

Au fond, il s'agissait de prendre l'État comme variable indépendante, explicative, autonome : tourner le dos à toute forme de causalité économique ou sociologique et essayer plutôt de chercher du côté du politique une forme d'explication du comportement des acteurs. Nous avons, avec Bertrand Badie, mis l'accent sur ce que l'on avait appelé – et c'est devenu une sorte d'image d'Épinal car on avait trop accentué le contraste – une opposition entre « État fort » et « État faible »², formule magique pour expliquer de manière paradigmatique, en termes de types idéaux, les formes de pouvoir politique, à capitalisme constant, c'est-à-dire à système économique quasi identique. Nous voulions montrer comment le politique est radicalement différent dans des sociétés qui reposent néanmoins sur des systèmes socio-économiques identiques. L'idée était de trouver dans le type d'État, de manière comparative entre l'Angleterre, la France, les États-Unis, l'Allemagne, l'explication de ce qui se produisait au sein de la société.

LABYRINTHE – *Comment donc, dans cette perspective, en arrivez-vous à travailler sur les Juifs ?*

PIERRE BIRNBAUM – Je ne vais pas vous dire ce qu'il y avait dans ma tête, ce qui relève de l'acteur privé – de sa famille, ses souvenirs, sa mémoire, Vichy, etc. C'était constamment présent, au sein de l'espace privé, la mémoire, la vie personnelle, relevant de ma propre historicisation. J'enseigne pourtant dans une université vers laquelle les étu-

1. Voir notamment, dans la bibliographie de Pierre Birnbaum, sa thèse (*La Structure du pouvoir aux États-Unis*, Paris, PUF, 1971), le manuel qu'il a écrit avec François Chazel (*Sociologie politique*, Paris, A. Colin, 1971), ainsi que *Les Sommets de l'État. Essai sur l'élite du pouvoir en France*, Paris, Le Seuil, 1977.

2. Voir Bertrand Badie et Pierre Birnbaum, *Sociologie de l'État*, Paris, B. Grasset, 1979.

dians se dirigent pour faire de la sociologie politique : je leur propose des cours de sociologie politique concernant l'État, la démocratie, la mobilisation, l'action collective, le pouvoir ou encore la citoyenneté. Pendant longtemps, j'ai donc mené une vie assez schizophrénique, puisque, à un certain moment, j'avais déjà commencé à travailler sur les Juifs, depuis sept ou dix ans, alors que je continuais à enseigner uniquement la théorie politique.

LABYRINTHE – *Vous parlez de schizophrénie, mais on avait jusqu'à là plutôt le sentiment d'une continuité.*

PIERRE BIRNBAUM – Je continue à travailler dans le domaine de la sociologie politique, en théorie politique, sur la citoyenneté, où le mot « juif » n'est pas prononcé. C'est assez rare de parcourir deux domaines, d'être à la fois dans l'un et l'autre. Pourtant, c'est ce que je tente dorénavant.

LABYRINTHE – *C'est à ce moment que prennent place certains de vos livres récents, Géographie de l'espoir, Prier pour l'État¹ ou L'Aigle et la Synagogue...*

PIERRE BIRNBAUM – *Géographie de l'espoir* permet de confronter histoire et sciences sociales, histoire et judaïsme, la question des Lumières et celle de leur refus. On y trouve ce fameux concept de « désassimilation » : que peut-il vouloir dire ? Il ne concerne que les Juifs qui se sont entièrement assimilés – pour se désassimiler, il faut d'abord avoir été assimilé. Cela ne peut donc pas s'appliquer aux sociétés dans lesquelles l'assimilation est impossible. On pourrait prendre l'exemple des intellectuels juifs allemands qui se heurtent à un État et à une société chrétienne. En France, où l'assimilation est davantage possible, l'exemple d'Aron est tout à fait poignant. On voit cet homme totalement assimilé, l'image même du Juif français, qui ne fait pourtant que rêver de ne pas subir l'opprobre de son grand-père quand il va le retrouver là haut... Il reste fidèle, il dit « nous », « nous les Juifs », dans une conférence peu connue². C'est étonnant de voir à quel point s'exprime une fidélité à

1. *Prier pour l'État. Les Juifs, l'alliance royale et la démocratie*, Paris, Calmann-Lévy, 2005.

2. Il s'agit d'une conférence prononcée devant le Bn'ai B'rith en février 1951 ; elle est publiée dans Raymond Aron, *Essais sur la condition juive contemporaine*, éd. Perrine Nahum-Simon, Paris, Éditions de Fallois, 1989

une mémoire, dans l'ignorance pourtant d'une histoire. Bien avant les dangers qui menacent l'État d'Israël, on retrouve en permanence dans les textes d'Aron une sorte de fidélité à une histoire juive, à celle de ses parents, de ses grands-parents. L'assimilation n'est donc peut-être jamais complète, sauf si elle mène à la conversion, à la disparition, au changement de nom. La désassimilation n'implique en rien la rupture, l'exil.

Je pense que le lien entre *L'Aigle et la Synagogue* et le livre précédent, *Géographie de l'espoir*, se trouve là. Le retour à Napoléon, c'est le retour à un moment postrévolutionnaire. On conserve de Napoléon l'image du libérateur des Juifs. Dans la foulée de la Révolution française, de l'émancipation, de la libération du ghetto d'Ancône, on constate la naissance d'un ensemble de mythologies qui vont plutôt dans le sens de l'assimilation. Napoléon est présenté comme le nouveau Moïse, celui qui a même imaginé le retour à Sion. Il existe peu de travaux rigoureux sur cette question, en dehors de celui d'Anchel¹. Là encore, j'ai voulu voir le dossier de plus près. Je pense qu'au bout du compte on peut observer dans Napoléon les deux faces : la face des Lumières, bien sûr, et une autre, lourde de préjugés. On est stupéfait par la violence de ses expressions à l'égard des Juifs, de même que par le silence qui a été fait sur elles. Même Anchel n'en parle pas : il n'ose pas publier ce que Napoléon déclare à haute voix devant un Conseil d'État atterré, tellement c'est incroyable. Ce n'est pas évident de publier cela, même aujourd'hui. Dans son rapport sur la thèse d'Anchel qui se montrait critique à l'égard de l'Empereur, on voit le grand Albert Mathiez écrire en substance : « Mon petit bonhomme, tu te comportes comme le porte-parole de la race des persécutés. » Un vocabulaire très peu marxiste, quand même ! Et cela s'accroît encore, dans le texte publié dans les *Annales historiques de la Révolution française*². Les préjugés et le vocabulaire demeurent terribles, nous sommes pourtant en 1929 !

LABYRINTHE – *Au-delà de l'enjeu mémoriel, est-ce que vous pensez que les structures institutionnelles qui sont mises en place à ce moment continuent d'informer le rapport que les Juifs de France ont avec*

1. Robert Anchel, *Napoléon et les Juifs*, Paris, PUF, 1928.

2. Albert Mathiez, « Bibliographie », *Annales historiques de la Révolution française*, 5, 1928, p. 373-383, p. 381.

l'État et la République ? Ou bien la séparation de 1905 a-t-elle clos le contexte consistorial d'une manière définitive ?

PIERRE BIRNBAUM – Là encore, je crois qu'on vit trop sur des mythologies. Dès 1816-1818, on trouve de nombreux Juifs qui protestent contre l'autoritarisme napoléonien et l'institution des consistoires. On conserve une vision très fautive de l'histoire du judaïsme français. Pour nombre de rabbins qui en sont pourtant les serviteurs, les consistoires, étrangers aux traditions juives, deviennent des instruments de l'État, de la normalisation, de la centralisation. Certes, cela va bénéficier au judaïsme, l'enrichir, lui donner une légitimité, une force, une autorité. Mais en même temps, cette centralisation réduit l'innovation, la controverse, le débat, l'initiative locale. On est frappé par le nombre de protestations et de mises en garde de rabbins et d'érudits, à travers la France. C'est une appréciation très intéressante parce qu'elle fut reformulée par les grands historiens du judaïsme, A'had Ha'am ou encore Dubnov, qui, à la fin du XIX^e siècle, disent aux Juifs français émancipés qu'ils portent l'esclavage dans leur cœur. Imaginez un Juif français, normalien, agrégé, ancien élève de l'Éna, qui se verrait accusé d'être un esclave alors qu'il se considère comme le porte-parole même de l'émancipation !

LABYRINTHE – *Vous proposez, en particulier dans Géographie de l'espoir, de complexifier un peu les Lumières, de mettre en valeur aussi des Lumières plus douces.*

PIERRE BIRNBAUM – Il faut certes demeurer prudent. En pratiquant l'art de la litote, on peut souligner qu'il est tout à fait extraordinaire de voir, par exemple, Hannah Arendt, la philosophe des Lumières, celle qui représente, pour toutes les générations d'étudiants aujourd'hui, l'émancipation et le courage, célébrer néanmoins les discours conservateurs de Burke. Arendt est certes l'enfant de l'émancipation, des Lumières : elle n'en refuse pas moins, comme son « amie » Rahel Varnhagen¹, l'entière assimilation. Elle prend une position beaucoup plus ambiguë qu'on ne veut le croire. Cette femme qui a vécu une période extrêmement troublée, qui a mis toute sa force dans l'émanci-

1. Rahel Varnhagen, 1771-1833, écrivaine juive berlinoise. Hannah Arendt a publié *Rahel Varnhagen : The Life of a Jewess*, Londres, Leo Baeck Institute, 1957, traduction française *Rahel Varnhagen : la vie d'une Juive allemande à l'époque du romantisme*, Paris, Tierce, 1986, rééd. Paris, Pocket, 1994.

pation, dans la perspective de Kant et des Lumières, se trouve finalement dans un piège, de même que l'ensemble des Juifs allemands. Elle se trouve forcée de quitter un pays qui se détourne de l'émancipation et, du même coup, elle perd sa nationalité. Elle est confrontée à la question de l'historicisation des Juifs. Elle dit elle-même que le pire qui puisse arriver à quelqu'un, c'est de ne plus avoir de nation. Elle retrouve donc la question de l'intégration à la nation. Ne plus avoir de nationalité, de citoyenneté, c'est être perdu, ne plus avoir de protection. Au fond, le travail d'Arendt est précisément dans la confrontation entre les Lumières universalistes, l'homme, la raison, Kant et l'intégration à une nation, à une culture. Une nation, c'est fermé, cela suppose des barrières, des passeports, des lois ; une nation est coupée des autres. Et les Juifs doivent faire partie d'une nation. S'ils ne font plus partie d'aucune nation, ils se trouvent en danger. De ce point de vue, le deuxième volume de l'ouvrage d'Arendt sur le totalitarisme demeure absolument brillant¹.

LABYRINTHE – On a le sentiment qu'il y a dans vos textes à la fois une mise en valeur de l'acteur, qui, dans son historicité et avec ses traditions, doit se défendre face à un pouvoir éventuellement hostile et coercitif, comme l'État, et une défense du groupe culturel. Ces deux instances s'articulent-elles sans difficulté ? Est-ce que vous faites du groupe culturel une sorte de point d'appui de l'acteur en vue d'une logique d'émancipation contre l'État ? Bref : comment articulez-vous un multiculturalisme du groupe et le respect d'une valeur individuelle ? Géographie de l'espoir, c'est une série d'individus, ce n'est jamais le groupe des Juifs...

PIERRE BIRNBAUM – C'est une série d'individus qui sont porteurs d'histoires différentes. La clé du livre, peut-être discutable, c'était de montrer que certains intellectuels juifs, socialisés dans des histoires qui ne relevaient pas d'une émancipation à la française, pas des Lumières à la française – très différentes des Lumières anglaises – étaient pratiquement les seuls à être restés fidèles à une véritable réflexion sur le judaïsme. C'est le cas pour ceux qui viennent de l'Est, de la Pologne ou de la Russie : dans un sens, tristement, il vaut mieux subir le knout

1. Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism*, 2, *Imperialism*, New York, Harcourt Brace & Co, 1951, traduction française *Les Origines du totalitarisme*, 2, *L'Impérialisme*, Paris, Fayard, 1984.

que naître dans la patrie de Descartes, pour rester juif. Pensez à ces déclarations superbes des plus grands penseurs du judaïsme du début du siècle, les plus grands maîtres du Talmud, des figures encore révé-
rées aujourd'hui, qui prennent position en faveur du tsar contre Napoléon¹. Ils disent quelque chose de choquant mais de parfaitement logique : si Napoléon triomphe, ça va aller mieux pour nous, mais le judaïsme va disparaître. Si le tsar reste là, ça va être terrible, on va aller à l'armée, on va subir des pogroms, avoir une vie affreuse, mais l'essence du judaïsme et la vie juive ont davantage de chance d'être préservés. C'est un raisonnement qui peut choquer et semble relever de la conception lacrymale du judaïsme en lui conférant cette fois une dimension positive, mais il a une certaine logique. Et l'histoire, d'une certaine manière, va dans ce sens. Ainsi, dans le monde anglo-saxon ouvert au pluralisme, les seules grandes figures juives qui, au XX^e siècle, à Oxford, Harvard, Princeton, etc., aient conservé un intérêt minimal à l'égard de cette question sont ceux qui viennent de ce passé-là, ceux qui ont conservé, d'une génération à l'autre, la mémoire d'une culture collective qui perd sa légitimité dans les sociétés qui se réclament de la seule Raison.

LABYRINTHE – *S'agit-il de mettre en avant un critère géographique, comme le titre y invite ?*

PIERRE BIRNBAUM – Pas seulement. C'est surtout fonction du rapport aux Lumières. Au fond, les Lumières n'ont pas été jusqu'à Moscou, elles ont atteint l'Allemagne, mais de manière limitée ; en France, elles ont bien entendu pénétré radicalement la pensée et la culture politique. Aux États-Unis aussi, mais ce ne sont pas les mêmes : on y trouve une sorte d'étrange similitude entre l'autoritarisme russe et l'esprit démocratique. L'un et l'autre permettent le localisme, la vie locale. Ces empires sont radicalement différents, mais ils n'ont pas l'ambition de construire un absolu rationnel, un État libérateur comme celui que peuvent concevoir Kant ou Saint-Just, Robespierre ou même Jules Ferry. L'un et l'autre permettent le pluralisme culturel. Le tsar est en haut, l'empire est immense, et les différences sont *a fortiori* respectées : le *shtetl* peut survivre, même difficilement. La démocratie américaine,

1. Sur ces aspects, voir, dans le présent numéro de *Labyrinthe*, Pierre Savy, « Le tsar, l'empereur et le Roi des rois : remarques sur les géographies de l'existence ».

dans un tout autre contexte, respecte aussi le local : la *community* demeure un concept central. « *Do you belong to any community ?* » est une phrase clé de la vie américaine, et l'on trouve aux États-Unis des communautés de tout genre. La communauté se passe de l'État, elle n'est en rien liée à l'État fédéral. On y trouve des chefs locaux, élus localement, qui ne dépendent pas d'une hiérarchie inquisitoriale d'État. Bref, on reste dans des sociétés où le pluralisme va de soi. C'est cet aspect qui souligne finalement l'ambiguïté de mon travail : d'un côté, je travaille sur l'émancipation par le haut et, de l'autre, je suis confronté au fait que plus on va vers l'émancipation par le haut, moins on respecte le pluralisme, les cultures. C'est normal puisque l'État libère, au nom de la raison, une raison hostile au pluralisme culturel. D'où cet intérêt pour les contre-Lumières, pour Burke et le fait que les logiques culturelles devraient demeurer. Certes, la raison est identique pour tous, mais on peut y accéder à partir de cultures différentes. D'où la question non pas du multiculturalisme mais du pluralisme culturel.

LABYRINTHE – *Dans Géographie de l'espoir, plutôt que la Russie du knout, le modèle est anglo-saxon, localiste et hostile à l'État fort. De fait, les 'hassidim sont aujourd'hui à Brooklyn, et non pas à Paris ou en Israël, et encore moins à Moscou.*

PIERRE BIRNBAUM – Oui. On peut proposer un parallèle entre l'Empire tsariste et les États-Unis..., des formes d'empires décentralisés l'un et l'autre qui tolèrent le local ! Si les 'hassidim ne sont plus en Russie, c'est que la révolution bolchevique s'est construite au nom d'une Raison universaliste peu favorable à la diversité culturelle. Les États-Unis, qu'est-ce que c'est, finalement ? Ce n'est pas une nation. Ça n'a même pas de nom. Les « États-Unis », ce n'est pas un nom. On n'y trouve pas de culture nationale uniformisante.

LABYRINTHE – *Il vous arrive néanmoins de noter les risques d'un affaiblissement de l'État, par exemple dans un entretien récemment donné au Monde à l'occasion de la sortie de L'Aigle et la Synagogue¹. Est-ce que la logique étatiste et la logique locale sont forcément contradictoires ?*

1. « L'État ne joue plus son rôle intégrateur », propos recueillis par Thomas Wieder, *Le Monde* (supplément *Le Monde des livres*), 16 mars 2007.

PIERRE BIRNBAUM – J’ai envie de vous répondre en disant que tout ce que j’ai essayé de montrer, c’est qu’il existe des logiques étatiques qui s’inscrivent dans des histoires de long terme ; que la logique étatique à la française a ses vertus et éventuellement ses défauts. Je plaide le girondisme contre le jacobinisme, le local contre le haut. Le haut est émancipateur car il permet, par exemple, l’existence des Juifs d’État, les Juifs au Collège de France, etc. : on a une émancipation rêvée, extraordinaire et même jamais vraiment atteinte. Mais cette émancipation a des conséquences inverses : elle réduit la vie juive, qui est relativement pauvre en France si on la compare à d’autres pays. Pensez aux vies juives américaine, israélienne, italienne. Prenez Momigliano ou Ginzburg. On trouve peu, en France, de nos jours, de personnalités comparables. Ce sont de grands intellectuels qui ne dédaignent pas la dimension juive.

La face émancipatrice de la société française a produit quelque chose d’unique dans l’histoire contemporaine du judaïsme. Les effets pervers de cette émancipation si favorable, c’est une réduction de la vie juive, une certaine stérilisation de la pensée, les intellectuels juifs se tournant vers des domaines scientifiques, les mathématiques, l’étude des classes, de l’histoire économique et n’abordant pratiquement jamais, en tant que savants, des domaines proprement juifs. Les consistoires n’ont d’ailleurs pas tellement aidé à l’épanouissement de la vie juive. La société française a trouvé son équilibre dans l’État. Sans l’État, c’est une société folle, violente, agitée de guerres civiles. Son point d’ancrage et de légitimité, c’est l’État. Il fait vivre cette nation. De Tocqueville à Foucault, tout le monde l’a dit. Il crée la nation. L’angoisse qui transparaît dans l’entretien au *Monde* que vous évoquez, c’est qu’en effet le déclin de l’État (lié à de nombreuses raisons comme la prédominance du marché, le retour des cultures, la réhabilitation des valeurs, du pluralisme, du relativisme, ou encore l’intégration dans le marché international et le libre-échange) fait que la France est à une sorte de carrefour de son histoire, à partir duquel on voit mal comment elle va dresser des voies nouvelles pour maintenir un équilibre à terme. Comment va se faire ce tournant d’une société dont la logique est basée sur l’État vers une société dont l’ordre parfois très contraignant vacille d’un seul coup ?

LABYRINTHE – *Dans ce même entretien, vous mettiez en garde contre l’usage excessif du terme « communauté ». Si vous deviez prendre*

un pari sur l'avenir, diriez-vous que le risque « communautaire » est très largement surestimé aujourd'hui ?

PIERRE BIRNBAUM – C'est du *wishful thinking*. Disons que, depuis plusieurs années, je dénonce l'emploi du mot « communauté ». C'est un mot terrible, qui signifie l'enfermement. Dans le contexte français, ce type de vocabulaire reste d'ailleurs impensable. Qu'il y ait des allégeances, des fidélités, des mémoires, des valeurs partagées à des degrés divers, que ces valeurs soient changeantes, qu'elles évoluent avec la vie des acteurs eux-mêmes, très bien. Mais si l'on en arrive un jour à des communautés fermées régissant les valeurs et les droits de leurs membres, c'est la fin de toute espérance !

LABYRINTHE – *Mais n'avez-vous pas en tête une définition très forte du mot « communauté »¹ ?*

PIERRE BIRNBAUM – Une communauté représente un ensemble dont les valeurs collectives s'imposent à celles de ses membres. En France, on n'est pas tenu d'obéir aux instances communautaires, ce qui fait une grande différence. Une communauté oblige à des degrés divers de suivre la loi. Dans tous les *shtetl* de la Pologne où il y avait une vie communautaire, on trouvait ce type d'obligations. Dans ce sens, probablement que la vie communautaire locale dans sa dimension contraignante est infiniment plus forte aux États-Unis qu'en France.

LABYRINTHE – *Mais de façon non officielle alors, non légale ?*

PIERRE BIRNBAUM – Bien entendu. Mais la manière dont la vie est structurée dans la réciprocité, la sociabilité, le lien social, le localisme voire l'enfermement sont extrêmement forts aux États-Unis. En France, il n'y a pas de vie juive locale ou collective véritablement organisée et contraignante : les Juifs n'habitent pas dans des quartiers spécifiques, les communautés sont des regroupements volontaires non contraignants, limités et fragiles. Il y a quelques exceptions, comme à Strasbourg ou encore dans certaines banlieues parisiennes, mais ça n'est pas représentatif de l'ensemble de la vie juive.

1. Voir sur ce point le dossier du n° 21 de *Labyrinthe* (2005) : « Communauté en pièces : d'Europe, d'Islam et d'ailleurs ».

LABYRINTHE – *Alors comment comprendre l'usage du terme « communauté » ?*

PIERRE BIRNBAUM – C'est une métaphore. J'ai tendance à récuser l'emploi de ce terme dans le contexte français qui lui est hostile depuis 1789. En tout cas, les préjugés qui perdurent fréquemment en France depuis le Moyen Âge à l'égard des Juifs sont tels qu'ils donnent lieu à une sorte de regard qui communautarise, qui sépare ces citoyens, les éloigne de l'espace public et les met à part, à nouveau.

LABYRINTHE – *Mais les Juifs eux-mêmes emploient beaucoup ce vocable.*

PIERRE BIRNBAUM – Ce n'est pas parce qu'un concept est utilisé qu'il me paraît moins dangereux. Parce que – et pour revenir à l'une de vos questions précédentes – la logique française émancipatrice est hostile à cette communautarisation. Les Juifs ont bénéficié de cette émancipation même si leur culture en a été affectée. Comment la société française va-t-elle négocier demain le passage à un autre type de logique, respectueux des cultures multiples vécues sur un mode fluctuant, non contraignant, sans revenir à l'affrontement d'avant l'État ? Car je pense que la France reste marquée par ce socle étatique, qui est protecteur de l'ordre public, et que la France n'est toujours pas prête – enfin, l'est-elle ? – à passer à un autre type de logique, une logique sociale, du bas et non pas du haut, de la discussion entre les acteurs sociaux et non de répression et de gestion par l'État, de rapports de force entre groupes, etc. Depuis la nuit des temps, c'est l'État qui impose son ordre aux classes sociales, qui gère la société ; c'est l'État qui est venu aussi protéger les Juifs lorsqu'ils étaient menacés par les foules, par le bas. Dans *Prier pour l'État*, c'est cette logique-là que j'ai voulu montrer. Si les Juifs prient tellement pour l'État, c'est qu'ils savent que l'État est le seul recours dont ils disposent face à la population ; ils le pensent, en tout cas. Et c'est en effet l'État qui vient au secours de ses citoyens pendant l'affaire Dreyfus ou à d'autres moments. Il n'en est plus de même sous Vichy, justement, lorsqu'il n'est plus un État, lorsqu'il a perdu sa dimension universaliste. Vous avez peut-être vu dans *Prier pour l'État* à quel point les Juifs se sentent protégés par le haut et craignent le bas, le peuple, la démocratie, le messianisme politique révolutionnaire. Ils ont souvent peur de leur voisin et pensent que seul l'État, le roi ou l'empereur peuvent maintenir l'ordre public ; c'est parfois vrai dans l'histoire.

LABYRINTHE – *Selon vous, est-ce que cette logique, propre à la France, a eu des conséquences sur la vie culturelle des Juifs, sur le rapport au savoir ?*

PIERRE BIRNBAUM – Précisément, les grands intellectuels de culture juive en France n'ont jamais vraiment travaillé sur le judaïsme, au XIX^e siècle. Les seuls ou presque qui s'y risquent viennent souvent d'Allemagne. La France produit certes de grands intellectuels juifs, des gens qui effectivement mettent leur intelligence au service de la science. Mais peu mettent leur intelligence prodigieuse au service d'une question de nature particulariste, liée à l'histoire juive. Je dirais même qu'aujourd'hui encore de très bons étudiants qui ont commencé leur thèse sur des sujets de ce type-là les abandonnent souvent pour prendre des sujets de type universaliste. L'Université est généralement très rétive pour aborder ce type de sujets qui se voient souvent repoussés hors de ses murs.

En Allemagne, ce fut différent. L'Allemagne reste fondamentalement chrétienne, plus éloignée des Lumières. Les noms les plus extraordinaires de la *Wissenschaft*, les savants qui inventent la science du judaïsme, tous docteurs d'Iéna, de Heidelberg ou de Berlin, n'ont pas trouvé de postes à l'Université. Donc que font-ils ? Ils créent, par exemple, le séminaire rabbinique de Breslau. Cela produit un Heinrich Graetz, un Geiger, un Salomon Hirsch. Comme si l'inventivité juive prospérait davantage dans un contexte culturel hostile. Étrange et inquiétant paradoxe !

LABYRINTHE – *En France, il y a eu des choses... La Société des études juives a été une tentative française d'importation de la Wissenschaft des Judentums dans une perspective universaliste, juive, souvent faite par des Juifs, par des rabbins pour certains...*

PIERRE BIRNBAUM – Dans son ouvrage, Perrine Simon-Nahum ne se montre guère optimiste et estime, probablement de manière excessive, que, en dépit de la présence d'extraordinaires hébraïsants, les résultats ont été décevants, à la mesure de l'homogénéisation culturelle suscitée par l'État-nation émancipateur¹.

1. Perrine Simon-Nahum, *La Cité investie. La science du judaïsme français et la République*, Paris, Le Cerf, 1992.

LABYRINTHE – Est-ce que, inversement, la création de l'Institut des études lévinassiennes marque une grande nouveauté dans le paysage ? Et ne pourrait-on pas dire qu'il y a là une façon de renouer complètement avec la culture juive traditionnelle ?

PIERRE BIRNBAUM – Actuellement, on trouve plusieurs projets d'instituts d'études juives autour de l'Alliance israélite, du centre Élie Wiesel... Mais je demeure un peu sceptique, car le nombre d'universitaires rigoureux dans ce domaine demeure malheureusement très limité. Connaissez-vous le nom de Moshé Halbertal ? Voilà un vrai modèle, un homme extraordinaire, un professeur d'études talmudiques à l'université de Jérusalem. C'est quelqu'un qui peut vous parler d'épistémologie des sciences, qui enseigne le droit – qu'il connaît bien, et qui est considéré en Israël comme l'un des meilleurs spécialistes du Talmud. En Israël, on trouve des universitaires de ce type, qui enseignent Locke, Hobbes ou Benjamin Constant et qui en même temps connaissent le Talmud sur le bout des doigts. C'est vrai aussi aux États-Unis : certains collègues américains en sciences politiques ont été au 'heder¹, possèdent une culture juive absolument parfaite, travaillent sur la philosophie juive et publient des livres sur la justice, les classes sociales ou encore l'État ! Voilà des universitaires qui, au sein de leur propre recherche, maîtrisent parfaitement deux cultures. C'est donc possible.

1. École traditionnelle juive.